

Les femmes et les fards dans l'Antiquité

Bernard Grillet

CNRS Éditions

LES FEMMES ET LES FARDS

DANS L 'ANTIQUITE GRECQUE

-o-O-o-

Bernard GRILLET

Maître-Assistant de Grec
à l'Université LYON II

16° J

2326

1975

DL - 25 11 1975 - 25 638



ISBN 2-222-01877-3

" ... Pour nous restreindre à ce que notre temps appelle vulgairement maquillage, qui ne voit que la poudre de riz, si niatement anathématisée par les philosophes candides, a pour but et pour résultat de faire disparaître du teint toutes les taches que la nature y a outrageusement semées, et de créer une unité abstraite dans le grain et la couleur de la peau, laquelle unité, comme celle produite par le maillot, rapproche immédiatement l'être humain de la statue, c'est-à-dire d'un être divin et supérieur ? Quant au noir artificiel qui cerne l'oeil et au rouge qui marque la partie supérieure de la joue, bien que l'usage en soit tiré du même principe, du besoin de surpasser la nature, le résultat est fait pour satisfaire à un besoin tout opposé. Le rouge et le noir représentent la vie, une vie surnaturelle et excessive ; ce cadre noir rend le regard plus profond et plus singulier, donne à l'oeil l'apparence plus décidée de fenêtre ouverte sur l'infini ; le rouge qui enflamme la pommette augmente encore la clarté de la prunelle et ajoute à un beau visage féminin la passion mystérieuse de la prêtresse".

BAUDELAIRE, Curiosités esthétiques
XVI - Le peintre de la vie moderne
(XI, "Eloge du maquillage").

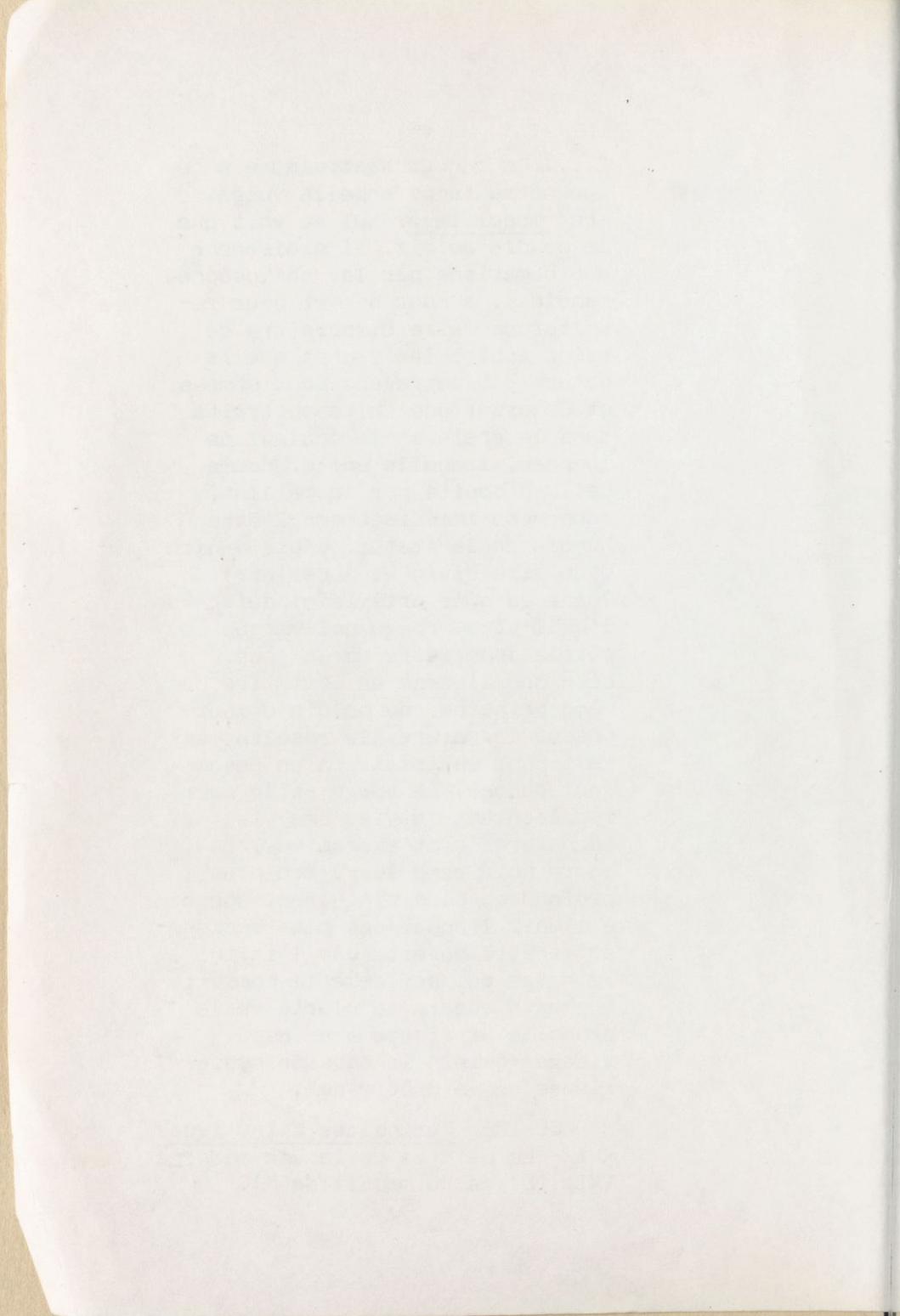


TABLE DES MATIERES

AVANT-PROPOS	Page 3
--------------	-----------

CHAPITRE I

La toilette matinale, l'hygiène corporelle et les soins du visage - L'"art de se parer" (<u>κοσμητική τέχνη, kosmêtikê technê</u>) et l'"art de se farder" (<u>κομμωτική τέχνη, kommôtikê technê</u>) - Les documents sur la <u>kommôtikê technê</u> .	7
--	---

CHAPITRE II

Les fards - Les termes grecs pour désigner les fards - Les différentes sortes de fards - Les fards utilisés pour la "peinture des joues" (<u>ζωγραφία παρειῶν, zôgraphia pareiôn</u>) et de la "peinture des lèvres" (<u>χειλέων βαφή, cheileôn baphê</u>) : la céruse (<u>ψιμύθιον, psimuthion</u>), l'algue rouge (<u>φῦκος, phukos</u>), l'orcanète (<u>ἀγκουσα, anchousa</u>), l'ocre rouge (<u>μίλος, miltos</u>), la mûre (<u>σुकάμιнос, sukaminos</u>), l'acanthé (<u>παιδέρας, paiderôs</u>), le réalgar (<u>σανδαράκη, sandarakê</u>) - Les fards de la "peinture des yeux" (<u>ὑπογραφή ὀφθαλμῶν, hupographê ophthalmôn</u>) : l'antimoine (<u>στίμις, stimmis</u>), le noir de fumée (<u>ἀσβόλη, asbolê</u>) - La vente des fards et leur prix	27
---	----

CHAPITRE III

Les femmes grecques et l'utilisation des fards - L'époque homérique, les VIIème et VIème siècles - L'époque classique, hellénistique et romaine jusqu'au IIème siècle après J.C. : la mauvaise réputation des

- 2 - TABLE DES MATIERES

	Page
fards, les courtisanes, les vieilles femmes - Les "honnêtes femmes" et les fards - Les données de la peinture et de la céramique	87

CHAPITRE IV

L'utilisation des fards dans les cités grecques d'Orient d'après les textes patristiques - Les Pères de l'Eglise et les fards - Les femmes et les fards d'après les textes : les jeunes filles, les femmes - Les réalités de la mode - Conclusion	129
---	-----

<u>APPENDICE I : le miltos</u>	157
--------------------------------	-----

<u>APPENDICE II : choix de textes grecs cités dans cet ouvrage</u>	161
--	-----

Bibliographie sommaire	179
------------------------	-----

Bibliographie des auteurs grecs et latins	181
---	-----

Index des auteurs grecs	187
-------------------------	-----

Index des mots grecs	199
----------------------	-----

Index des mots français	203
-------------------------	-----

Illustrations photographiques	205
-------------------------------	-----

AVANT - PROPOS

L'usage des fards dans l'Antiquité nous est surtout connu par l'Égypte, où les documents concernant ce chapitre de la toilette des femmes sont abondants ; les tombes ont livré, outre les menus objets faisant partie du matériel de la toilette féminine, un grand nombre de fragments de fards et de pommades ; d'autre part, des peintures sur vases et des fresques bien conservées donnent une idée assez précise à la fois de la préparation des ingrédients et du maquillage réalisé sur les visages. Apparemment les femmes égyptiennes se fardaient beaucoup, disposant pour cela de produits très élaborés aux couleurs variées dont les mélanges leur procuraient toute sorte de nuances : rouge, rose, orange, brun, jaune, vert, bleu, gris, sans parler du noir et du blanc.

Qu'en était-il en Grèce ? On connaît bien ces accessoires féminins que sont spatules, boîtes à fards, flacons à parfums, retrouvés dans les sites archéologiques ; des vases et des miroirs ont donné aussi quelques représentations de scènes de gynécée consacrées à la toilette, mais tous ces documents éclairent surtout l'aspect technique des opérations de maquillage, ils sont de peu de secours, en revanche, pour la connaissance des conditions sociologiques de l'emploi des fards dans la société grecque : quelles femmes les utilisaient ? Comment et pourquoi y avaient-elles recours ? C'est vers la littérature, vers les textes des écrivains, qu'il faut se tourner pour tenter de donner une réponse à ces questions. Les documents que ces textes mettent à notre dis-

position sont malheureusement brefs et peu variés, ce qui explique peut-être qu'aucune étude approfondie n'ait été consacrée à ce problème, mineur il est vrai, mais assez révélateur, somme toute, des idées que la société grecque se faisait de la condition féminine.

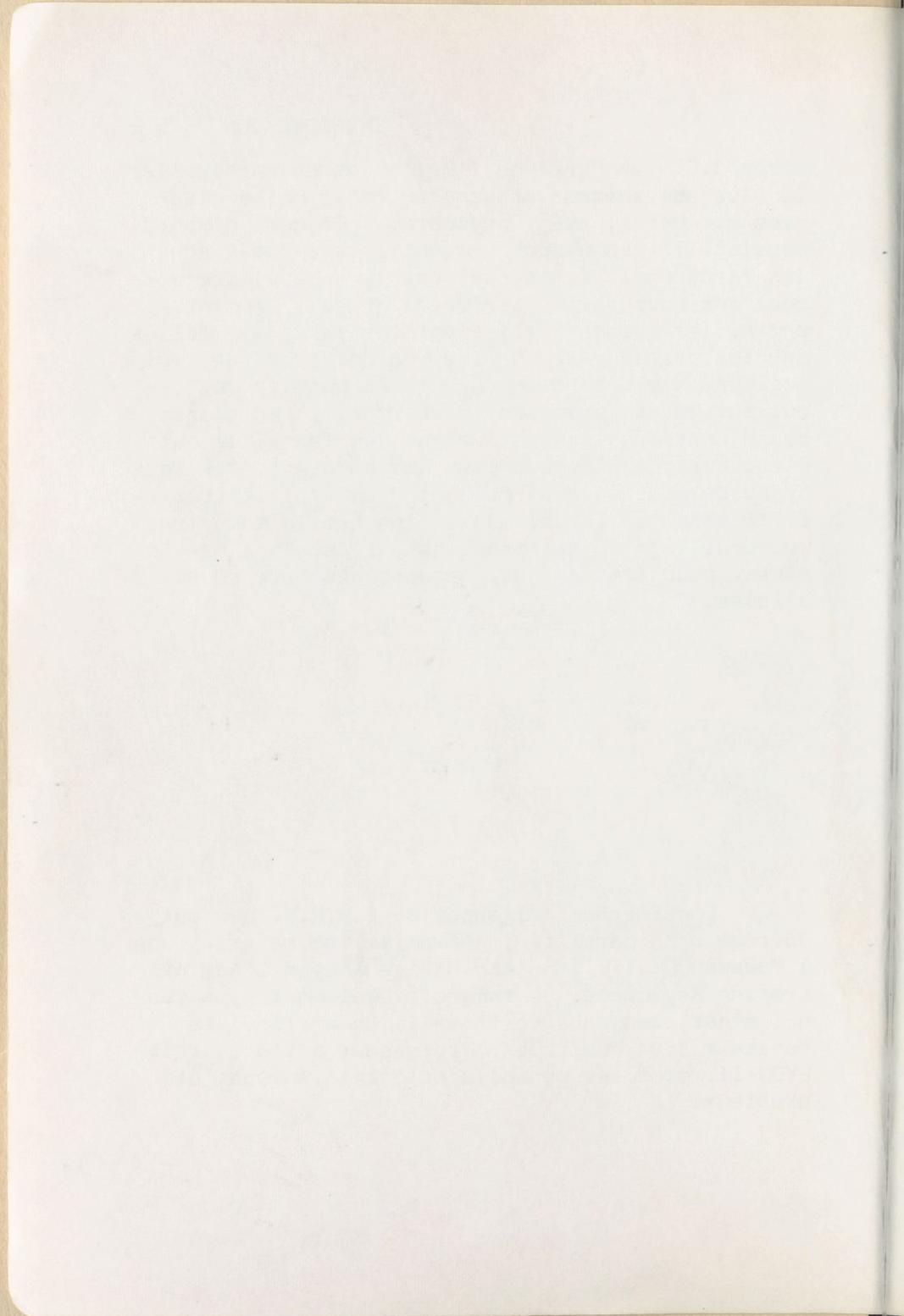
En tout cas, il serait vain de vouloir esquisser une comparaison, pour les fards, avec nos modes contemporaines ; les soins que les femmes grecques accordaient à leur visage peuvent apparaître assez insolites, sans commune mesure, même, avec les fins esthétiques auxquelles nous habituent les actuels salons de beauté. Mais, pour comprendre ces étranges comportements, il faut d'abord les situer dans leur contexte historique : le maquillage est tributaire à la fois des conditions matérielles d'existence des femmes (climat, fortune, habitat, qualité et variété des produits utilisés), et des modalités de leur insertion dans une société essentiellement masculine. D'autre part, le maquillage est pour les femmes grecques une technique, beaucoup plus qu'un art. Application de procédés traditionnels avec utilisation de produits peu nombreux, cette technique du maquillage ne se propose pas un idéal esthétique conçu comme oeuvre d'art ; il s'agit surtout d'une mise en oeuvre de moyens, la femme cherchant à être la plus habile dans le maniement de ces fards et de ces recettes, et non la plus artiste. Son goût intervient peu, et l'on ne s'étonnera pas de la prédilection marquée des Grecques pour l'abus des couleurs et des contrastes.

Les fards seront examinés, dans cette étude, au cours de deux périodes de l'histoire grecque, dans deux régions différentes : l'Attique à l'époque classique (Vème, IVème, IIIème siècles) - l'Asie Mineure telle que la font revivre au IVème siècle

après J.C. les Pères de l'Eglise et en particulier le plus observateur et sans doute le moins misogynne des Pères, Jean Chrysostome. En quoi d'abord consiste la technique du maquillage ; quels sont les fards employés et quel est le vocabulaire auquel ont recours les écrivains grecs ; comment, enfin, les femmes utilisaient les fards et quelles conclusions on peut en tirer du point de vue sociologique : tels sont les problèmes que les pages qui suivent se proposent d'aborder. Il ne s'agit pas d'une étude exhaustive sur les fards, le but étant surtout d'évoquer, en les opposant, les deux types de société que révèlent deux emplois très différents des fards, alors même que la technique du maquillage et des produits utilisés ont été les mêmes, pour l'essentiel, pendant ces huit ou dix siècles.

o O o

C'est grâce à l'appui du C.N.R.S. que cet ouvrage a pu paraître ; j'exprime ici ma gratitude à Madame BONNIFET, qui en dirige à Lyon l'Administration Régionale. Je remercie également tous ceux qui m'ont aidé dans ce travail, en particulier Monsieur Jean POUILLoux, Professeur à l'Université LYON II, dont les conseils et l'amitié m'ont été précieux.



CHAPITRE I

La toilette matinale, l'hygiène corporelle et les soins du visage - L'"art de se parer" (κοσμητικὴ τέχνη, *kosmētikē technē*) et l'"art de se farder" (κομμωτικὴ τέχνη, *kommōtikē technē*) - Les documents sur la kommōtikē technē.

Dans une scène célèbre des Précieuses Ridicules, Molière imagine le dialogue suivant entre Gorgibus, le père des deux précieuses Cathos et Magdelon, et sa servante : " - Où sont vos maîtresses ? - Dans leur cabinet - Que font-elles ? - De la pommade pour les lèvres - C'est trop pommadé. Dites-leur qu'elles descendent. Ces pendardes-là, avec leur pommade ont, je pense, envie de me ruiner. Je ne vois partout que blancs d'oeufs, lait virginal et mille autres brimborions que je ne connais point. Elles ont usé depuis que nous sommes ici, le lard d'une douzaine de cochons, pour le moins, et quatre valets vivraient tous les jours des pieds de mouton qu'elles emploient" (1). Ces pratiques sont le fait d'une société très sophistiquée, dans laquelle la femme joue un grand rôle et s'aide, pour tenir ce rôle, des artifices de la toilette. L'utilisation de ces produits de beauté, et notamment des fards, qui donnent aux diverses parties du visage des couleurs vives et contrastées, n'a pour but que d'atteindre un certain type de beauté selon les critères de la mode.

Il en était déjà de même au temps de Périclès, dans une société où la femme ne jouissait pas de la faveur dont elle allait bénéficier au Grand Siècle. Il est vrai que ces coquettes n'appartenaient pas à la même classe sociale ; ce n'était pas des bourgeoises ou des marquises, mais le plus souvent des courtisanes ; tout compte fait, cependant, les exigences esthétiques des unes comme des autres

tendaient à peu près à la même fin : c'est pour attirer les regards des hommes qu'elles "s'emplâtraient les joues de céruse et s'enduisaient la figure de fard rouge "(2), comme le dit Euboulos, poète athénien du IVème siècle avant J.C.. Ce qu'elles faisaient avec une telle application qu' en cas de "chaleur deux ruisseaux d'encre leur coulaient des yeux, la sueur dégoulinant de leur figure leur creusait dans le cou un sillon rouge et leurs cheveux plaqués sur leur visage ressemblaient à des cheveux blancs, vu la céruse qu'on y avait mis". Tous ces soins du visage, les femmes grecques les accomplissaient, secondées par leurs servantes, dans le cadre du gynécée, assises devant leur table de toilette couverte de récipients, boîtes à fards, flacons à parfums, coffrets à bijoux et miroirs. Elles y consacraient la majeure partie de leur matinée, après avoir réservé le temps nécessaire à la toilette proprement dite, c'est à dire à la propreté corporelle. Cette dernière opération comportait apparemment un bain, complet ou partiel, mais il est difficile de déterminer quel était le rythme de ces ablutions ; étant donné les moyens matériels compliqués qu'elles requéraient, il est très probable que ce rythme était loin d'être quotidien.

*La toilette
matinale.*

En ce qui concerne la toilette, l'idée que les anciens se faisaient de l'hygiène différait sensiblement des nôtres. D'abord, dans la Grèce antique, les occasions de se laver chez soi étaient assez rares ; la distribution de l'eau s'effectuait dans des conditions difficiles et chichement dans l'intérieur des maisons, car il n'y avait ni eau courante ni évacuation des eaux usées. (3) Les Grecs utilisaient pour la toilette des ustensiles, vases bassins, vasques, récipients divers d'un usage mal commode en raison de leur encombrement et de la

manutention qu'ils exigeaient. On disposait bien, dans quelques maisons particulières, et dès le IV^{ème} siècle avant J.C., de salles de bains avec baignoires, mais ces installations, d'ailleurs peu répandues, étaient encore rudimentaires (4). Pour la majorité des Grecs la toilette à domicile était une entreprise qui demandait du temps et de la patience. Ils préféraient les commodités (relatives) que leur offrait le bain dans les établissements publics. A une époque assez ancienne même, les amateurs de douches utilisaient le jet des fontaines publiques ; du moins les vases à figures noires du VI^{ème} siècle représentent-ils des scènes de ce genre (5). Au V^{ème} siècle ces représentations avaient disparu, sans doute en même temps que ces habitudes ; les palestres en effet semblent avoir été dotées à cette époque de fontaines et de vases assez nombreuses dont usaient les athlètes pour leur toilette (6) ; de plus, des établissements de bain mettaient à la disposition de tous les hommes des baignoires et des étuves, qui permettaient de se laver dans des conditions de confort acceptables.

Mais le bain dispensait le plus souvent de toute autre toilette, mis à part peut-être les bains de pieds, que rendaient nécessaires la légèreté des chaussures, la poussière ou la boue. Ainsi, on ne marquait guère d'empressement pour la toilette du visage, qui n'apparaissait pas absolument indispensable ; il n'existe pas, en grec, de mot pour désigner les soins matinaux du visage ; quand le Grec se levait, de bonne heure le matin, se passait-il de l'eau sur la figure ? Aucun verbe, en tout cas, ne traduit le français "se débarbouiller". De même, tous les termes grecs qui correspondent au verbe "se laver" concernent la toilette des mains, des pieds ou du corps, mais jamais celle du visage (7). Est-ce à dire que cette toilette élémentaire n'était

accomplie que dans la boutique et par les soins du barbier ? (8).

En second lieu, le fait de se laver ne correspondait pas seulement à un besoin de propreté corporelle ; ainsi les établissements publics, au Vème siècle, offraient surtout à leurs clients l'occasion de rencontres et de bavardages avec des amis. Quant à la baignoire individuelle, dont l'usage est attesté déjà au temps d'Homère, elle était recherchée surtout pour la détente physique et le délassement que le bain procurait. On se baignait de préférence avant le repas du soir pour manger avec plus d'appétit, ou avant de se coucher pour mieux dormir. Il faut noter enfin que les gestes même élémentaires de la toilette avaient, à l'origine du moins, la valeur d'un rite religieux, ce qui en délimitait et en restreignait la pratique. Ainsi, chez Homère, hommes et femmes se lavaient les mains surtout avant le repas, en signe de purification (9) ; de même le geste de laver les pieds du voyageur que l'on recevait ou de l'hôte qu'on traitait à sa table répondait aux lois et coutumes de l'hospitalité, c'était un geste de courtoisie qui marquait la délicatesse d'un homme désireux avant tout de faire plaisir ; le bain offert à l'hôte répondait également à cette intention d'honorer et de mettre à l'aise. Plus tard la résonance religieuse de ces gestes s'estompéra, mais la toilette restera une opération que l'on accomplit autant pour le plaisir qu'on y prend et le bien-être qu'il procure que par besoin de propreté et par hygiène (10).

Les femmes, elles aussi, avaient accès aux bains publics où une salle spéciale, en général, leur était réservée (11) ; mais ces établissements étaient délaissés par les dames de la bonne société

qui préféraient se baigner chez elles, dans une pièce du gynécée où l'on disposait pour elles une baignoire ou une vasque. Les représentations de scènes de gynécée, fréquentes sur les vases attiques du Vème siècle, illustrent, et parfois de façon assez réaliste, les diverses opérations qu'accomplissaient les femmes à leur toilette (12). Mais le bain n'était qu'un aspect de l'activité des femmes, car pour elles il s'agissait beaucoup moins d'assurer la propreté du corps que de "faire toilette", c'est-à-dire de se faire belles. Les textes anciens révèlent les phases successives des opérations qu'accomplissait la coquette devant son miroir, en particulier un fragment d'Antiphane, poète comique du IVème siècle avant J.C. (13) : "Elle est là, la voici, elle se nettoie, ... elle se frictionne la peau, elle se peigne, elle se frotte, elle se lave, elle se contemple, elle s'habille, elle se parfume, elle se pare, elle se pommade ...". Abstraction faite de la toilette vestimentaire et de la coiffure, la femme se consacre à trois opérations : elle commence par nettoyer son visage, et par décaper par une friction vigoureuse son front et ses joues des crèmes et masques de beauté appliqués la veille au soir (14). Ensuite, elle choisit les parfums qu'elle étendra sur le visage, le cou, la poitrine ; parfums variés qui se présentent sous forme d'huile, d'essence ou de crème parfumée. A cette opération, dont les effets sont pourtant invisibles, la femme consacre un soin minutieux, car le parfum est un des éléments essentiels de sa toilette. Enfin viennent le maquillage et l'application des fards, c'est-à-dire la peinture du visage, étape ultime et la plus voyante de cette course à la beauté.

Deux termes désignent l'ensemble de ces opérations : "se parer" (κοσμεῖσθαι, kosmeisthai) et

"se faire belle" (καλλωπίζεσθαι, kallôpizesthai), - termes qui appellent trois remarques. En premier lieu, ils ont une portée générale et ne désignent pas seulement la toilette du visage, mais aussi toute sorte de parure : vêtement, coiffure ou bijoux. La femme grecque de l'époque classique, lorsqu'elle voulait se faire une beauté, se fiait autant à l'éclat de l'or ou de la pierre, à la richesse et à la couleur d'un tissu, ainsi qu'à l'art de disposer l'étoffe ou le voile, pour rehausser ses avantages naturels, qu'à l'utilisation de maquillages. D'autre part, ces deux verbes n'ont pas exactement le même sens : le premier s'emploie pour désigner ce qui sert la beauté de la femme, grâce à un usage judicieux de crèmes de beauté, de bijoux ou d'ornements divers ; au contraire le verbe "se faire une beauté" (καλλωπίζεσθαι) est péjoratif et est réservé à la coquetterie, à la parure excessive et provocante, soit dans l'utilisation des bijoux, soit dans celle des couleurs vives pour le maquillage. Les mots dérivés comme kallôpismos et kallôpisma (καλλωπισμός, καλλώπισμα) qui signifient l'"ornement recherché", ou kallôpistria (καλλωπιστρία), la "coquette", ont la même nuance péjorative. Dernière précision : quand il s'agit de la seule peinture du visage et non plus des parures telles que les bijoux ou les vêtements, c'est en général le terme kallôpizesthai qui est associé à l'utilisation des fards (15).

Ainsi donc, les Grecs distinguent dans la toilette du visage : les soins de la peau qui permettent de préserver la beauté, et l'usage des fards, dont le but est de colorer le visage, de le maquiller. Ils appellent les premiers l'"art de se parer, l'art de la toilette" (κοσμητικὴ τέχνη, kosmêtikê technê) et le deuxième, l'"art de se farder, l'art du maquillage" (κομωτικὴ τέχνη, kommôtikê technê) (16).

La "kosmêtikê technê"
(κοσμητικὴ τέχνη)

La kosmêtikê technê est
l'art de se parer" et le
substantif kosmos (κόσμος),

par conséquent, représente à la fois la parure,
c'est-à-dire les bijoux, colifichets et ornements
divers qui rehaussent la beauté en la mettant en
valeur, et les produits de beauté proprement dits,
crèmes et onguents dont l'application sur la peau
entretient la beauté. Tel est le sens assez général
qu'il faut donner à ce terme kosmos dans la
formule de Platon : "les fabricants d'articles de
toilette féminine" (οἱ δημιουργοὶ τῶν περὶ τὸν
γυναικεῖον κόσμον) (17).

Ce terme kosmêtikê technê (18) est employé
avec trois acceptions différentes chez les écri-
vains (poètes, philosophes, historiens, moralistes).
Il désigne d'abord, dans son sens le plus large,
l'art de la parure, pour la femme et pour l'homme,
c'est-à-dire l'art de choisir et de disposer les
ornements (bijoux, parures, vêtements, coiffures)
destinés à parfaire la beauté du visage et du
corps. A ce sens se rattachent les substantifs con-
crets kosmos, kosmêma, kosmion, kosmêsis (κόσμος,
κόσμημα, κόσμιον, κόσμησις) qui signifient l'"or-
nement", la "parure", sans nuance dépréciative
(19). Au sens figuré, kosmêtikê technê désigne l'
art de nettoyer, d'apprêter, et il s'applique non
pas spécialement à la toilette de la femme, mais à
celle d'objets inanimés ou d'animaux, au sens où
l'on dit par exemple de nos jours "faire la toi-
lette d'un jardin". Ainsi Platon, en parlant des
étoffes et du travail de la laine, cite le terme
en même temps que d'autres, tels que le lavage
(πλυντικὴ), le ravaudage (ἀκαιοτικὴ), le foulage
(κναφευτικὴ) ; dans ce contexte du Politique,
kosmêtikê technê veut dire l'art de l'apprêtage ;

il en est de même dans un passage du Sophiste où le mot fait suite à l'art du foulage (κνικρευτική) (20). Enfin, le terme a un sens presque technique et c'est celui qu'utilisent les médecins : la kosmêtikê désigne les soins que les femmes apportent à leur visage, c'est-à-dire une toilette appropriée, à l'aide de crèmes, pommades, eaux de toilette, masques de beauté, onguents spécialisés dont la finalité est autant médicale qu'esthétique (21). Cette toilette vise en effet à protéger la peau contre les impuretés, les souillures, le dessèchement, les rides, les dermatoses ; elle lui conserve, aussi longtemps que possible, sa beauté et son éclat naturels. C'est à ces "produits de beauté" (τὰ κοσμητικά, ta kosmêtika) que le médecin Criton, médecin de Trajan (II^e siècle après J.C.) a consacré son ouvrage Sur les produits de beauté (περὶ τῶν κοσμητικῶν), dont un résumé succinct a été conservé par Galien (22) et auquel se réfère souvent Aétios dans son Cours de Médecine (Πατρικά). (23). Des quatre livres que contenait l'ouvrage de Criton, le premier traitait des cheveux (teintures, shampoings, frictions), de la peau, des yeux, des sourcils, des dents ; le deuxième était consacré aux onguents, crèmes, parfums ; le troisième et le quatrième aux affections de la peau : taches, boutons, dartres, cicatrices, etc... De très nombreuses formules y étaient données pour la confection des différents produits de beauté ; certaines ont été conservées par Galien et par Aétios (24).

Les parfums (μύρα, mura) entrent dans ce chapitre de l'art de la toilette ; ils étaient utilisés abondamment par les femmes et ne jouissaient pas d'une réputation aussi défavorable que celle des fards. Les anciens dans ce domaine avaient des connaissances très étendues, dont les ouvrages des

médecins grecs et celui de Théophraste Sur les odeurs (περὶ ὀσμών), peuvent nous donner une idée. Il s'agissait ou bien d'essences plus ou moins rares, recherchées pour la seule qualité de leur odeur, ou bien d'onguents parfumés dans lesquels le parfum intervenait essentiellement pour combattre l'odeur souvent désagréable de l'excipient gras mal raffiné.

La "kommōtikē technē"
(κομμωτικὴ τέχνη)

Parallèlement à cet art de la toilette, les femmes ont recours à un

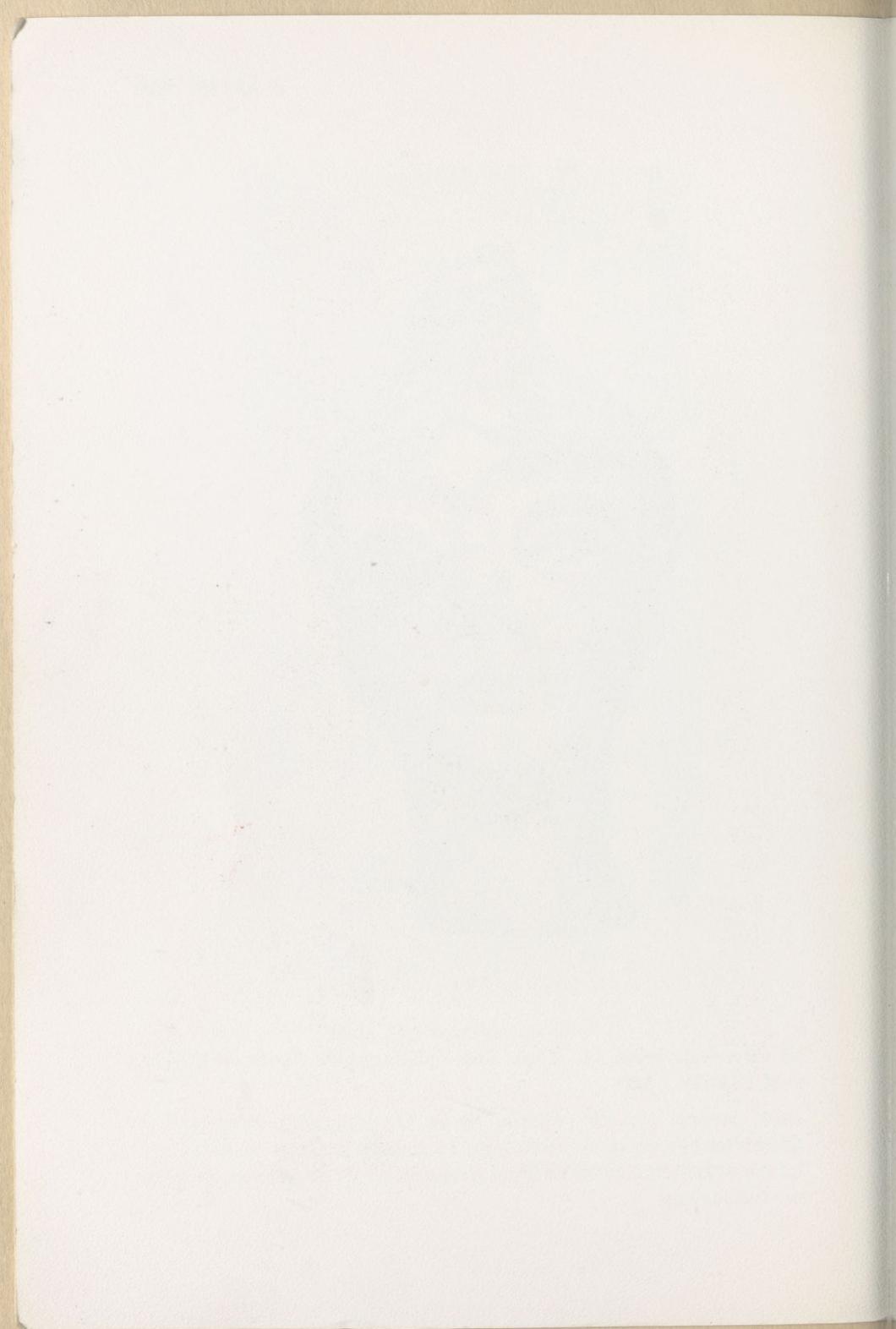
autre art dont la finalité est différente, mais à leurs yeux complémentaire, l'"art de se farder" (kommōtikē), c'est-à-dire l'art de se peindre. Les mots apparentés à kommoun (κομμῶν) "parer", verbe d'un emploi d'ailleurs assez rare, désignent tous autant une recherche qu'un excès dans la parure ; ils semblent particulièrement affectés à ce qui est destiné à tromper sur la marchandise (le fard n'est-il pas encore appelé de nos jours "trompe l'oeil" ?). Ce verbe kommoun a le sens précis de farder dans un passage d'Aristote où la beauté naturelle est opposée à la beauté apparente que procure le maquillage (25). Les lexicographes donnent au mot des définitions toutes péjoratives qui soulignent le caractère artificiel de la parure : "parer avec affectation" (ὑπαίξειν), dit Hésychios, "s'embellir de façon excessive à la façon des femmes" (καλλωπίζεσθαι περιέργως καὶ γυναικῶς), renchérit Suidas, qui définit le substantif correspondant kommos comme "parure excessive" (περίεργος κόσμησις). Hésychios interprète kommōsis comme l'"action de se parer le corps avec affectation" (τοῦ σώματος ὑπαίσιμος) ; enfin le substantif féminin kommōtria (κομμωτρία) désigne la femme de chambre qui "pomponne" sa maîtresse (26). Cet art de se farder est évidemment l'art par excellence des courtisanes :

Athénée cite un long extrait de la pièce d'Alexis, L'équivalent (Ἰσοστάσιον) (27) dans lequel sont décrits les "procédés élaborés des courtisanes" pour remédier à tous leurs défauts physiques : Alexis énumère fards, maquillages, teintures, dessous rembourrés, baleines, corsets, etc...qui ne sont, dit-il, qu'autant de "moyens artificiels de se parer" (δι' ἐπιτεχνήσεως κομμίσεις). Clément d'Alexandrie, commentant en termes sévères le même texte, entend bien "détourner les femmes de ces subterfuges de la coquetterie" ; subterfuges que Philostrate appelle "des drogues de l'art du maquillage" (κομμοτικῆς φάρμακα) (28), parmi lesquelles il range la peinture des joues, la peinture des lèvres, le maquillage des yeux, bref, tous les procédés pour la femme qui veut se faire belle de "suppléer ce qui lui manque".

La kommôtikê technê concerne donc l'usage des fards et maquillages, qui se proposent d'"arranger" un visage artificiellement (29), à l'aide de couleurs, de lui conférer un éclat qu'il n'a pas au naturel. Sa finalité est bien mise en valeur par Platon (30), qui rattache cet art à celui de la flatterie (κολαιεΐα), dont font partie, selon lui, "la rhétorique, le maquillage, la sophistique et la cuisine": "La flatterie se donne pour l'art, dont elle prend le masque ; du bien elle n'a nul souci, mais par l'attrait du plaisir elle tend un piège à la sottise qu'elle abuse ...C'est ainsi que la cuisine contrefait la médecine et feint de connaître les aliments qui conviennent le mieux au corps. Le maquillage (kommôtikê) contrefait la gymnastique, et c'est une chose malfaisante, trompeuse, basse, indigne d'un homme libre, qui produit l'illusion par des apparences, par des couleurs, par un vernis superficiel et par des étoffes. Si bien que la recherche d'une

beauté empruntée fait négliger la beauté naturelle que donne la gymnastique".

Ce sont les médecins qui ont opposé ces deux sortes d'art avec le plus de netteté, Galien délimitant très exactement les attributions et les finalités de chacun. A l'art de la toilette (kosmêtikê) il accorde de faire partie de la médecine, car c'est une science : "L'art de la toilette, qui est partie de la médecine, diffère de l'art du maquillage; le but du maquillage est de réaliser une beauté étrangère, et celui de la toilette, partie de la médecine, est de conserver au corps tout son naturel, il s'ensuit une beauté naturelle" (31). Galien raisonne ici en médecin, pour qui tout produit doit être naturel et préserver la santé ; or, tous ceux relevant de la kosmêtikê technê assurent la protection de la peau. En revanche, ceux relevant de la kommôtikê technê sont malfaisants ; loin de soigner la peau, ils l'abiment à l'aide de drogues parfois nocives ou toxiques. Par exemple, on sait que l'utilisation de produits à base de mercure ou de plomb est dangereuse quand elle n'est pas modérée (32) ; comme les connaissances des coquettes sur ce point étaient rudimentaires, les accidents n'étaient pas rares. C'est ainsi que le psimuthion (céruse ou carbonate de plomb) qui fut d'un emploi courant (et abondant) sur le visage pendant toute l'antiquité, produit à la longue des affections cutanées graves (33). Les médecins grecs, qui pourtant n'étaient pas des allergologues, ont eu conscience des dangers que faisaient courir certains fards : considérable est le nombre de remèdes qu'ils ont proposés, à toutes les époques, pour guérir les maladies de la peau ; l'usage des fards n'était sans doute pas étranger à l'apparition si fréquente des acnés, érythèmes et autres formes plus ou moins





Préparatifs de noces d'Harmonie

Epinetron attribué au peintre d'Exétrie. V^e ème siècle (Extrait de E. Pfuhl, *Malerei und Zeichnung der Gretchen*, Munich 1923).